

Bien parti pour mourir



# **BIEN PARTI POUR MOURIR**

MANGUELE Daniel

# **Bien parti pour mourir**

(Roman)

**A titre de rappel**

L'ouvrage que vous tenez entre vos mains est le fruit de l'imagination de son auteur qui s'est néanmoins inspiré de la vie de tous les jours dans son milieu de vie. La vie, plutôt que d'être prise très au sérieux, est en passe de basculer vers des logiques illogiques quand on scrute de près ou de loin les mobiles qui la sous-tendent actuellement. Sinon comment expliquer qu'une personne, homme ou femme, avertie ou non, se rende complice de la mort de l'humanité en nous, don de la nature ou de la création? Devant l'horreur dont je suis témoin au quotidien, j'appréhende bien la formule des journalistes comarais à la fin de leur reportage radio: mais où va le monde? Oui, ainsi s'interrogent-ils souvent à la fin de leurs reportages. La mort à tout bout de champ, pour un rien ou pour avoir commis un acte à la limite du répréhensible, indigne d'intérêt, ou encore pour s'être retrouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Comment peut-on en arriver à considérer la vie comme ne valant rien ? La vie humaine mérite-t-elle d'être banalisée au point qu'elle soit éliminée à la moindre peccadille ? Oui, à la moindre peccadille parce que rien ne peut et ne doit justifier la mise à mort de son prochain comme c'est de plus en plus le cas au Comaran. Et quand les autorités semblent conforter les populations dans l'idée que seule la justice populaire a

droit de cité aujourd'hui. Chacun se fait sa justice à son niveau, décrétant à tue-tête l'arrêt de mort d'autrui. Pour peu que tu es voleur, malfaiteur, malfrat ou même dans bien des circonstances innocent, la mort peut te fondre dessus à tout moment comme le lion fond sur sa proie. Un tel climat de peur engendré et entretenu par l'insécurité ambiante ne peut que plonger dans la désolation. Imaginez combien cela doit être choquant pour ceux qui croient encore que la vie est sacrée et doit être considérée comme telle. Quel désastre !

*Gémir, pleurer, souffrir, c'est également lâche. Fais ta longue et lourde tâche dans la voie où le sort a bien voulu t'appeler ; puis comme moi, meurs sans pleurer.*

Tel est le conseil que le poète français Alfred de Vigny a semblé vouloir donner aux hommes à travers son œuvre poétique Les Destinées. Même si la thèse selon laquelle l'homme serait embrigadé dans un cercle vicieux dont il ne saurait se tirer, destin obligeant, philosophie que je récusé par ailleurs, la vision du monde de De Vigny est loin de convaincre. Elle confinerait l'homme à l'inaction alors qu'il peut se défendre, se battre pour échapper à un certain sort. Et c'est là l'homme que je prône. Une philosophie contraire serait de nature à condamner d'avance alors qu'il n'en est rien et il n'en sera jamais rien.

Non pas qu'il faille écraser les autres pour se pavaner comme un babouin dans son harem, non, mais la philosophie selon laquelle la vie est un combat permanent me semble être la vraie philosophie à développer aujourd'hui, et non celle de la victimisation.

## L'ignominie écœurante

Comment peut-on se permettre tout ce que je vois se produire à mes yeux ? Comment peut-on traiter des humains comme des animaux ? Comment un humain peut-il se payer le luxe de briser la vie de son prochain pour une raison qui est sienne propre ? Devrait-on hypothéquer la vie d'autrui sous prétexte qu'autrui mérite le sort qu'il fait souvent subir à sa victime ? Comment en venir à mettre un terme aux actes insensés de tuerie à ciel ouvert qui ont de plus en plus cours dans nos cités ? Comment persuader les assoiffés de sang de ne pas ou plus en venir aux meurtres ? Comment atténuer les ardeurs de tuerie qui, lorsqu'elles ont vu le jour en nous deviennent difficiles à estomper ? Comment cultiver le sens de l'humanité même au pire de l'émotion ? Allons-nous enfin pouvoir barrer la voix aux meurtres populaires ? Allons-nous enfin pouvoir secouer la fibre humaine qui est en nous ? Ou préférons-nous contre vents et marées l'entêtement à mettre à mort ? N'avons-nous plus de conscience qui parle ? Où avons-nous oublié notre conscience ? L'avons-nous vendue aux enchères ? Ou alors sommes-nous plutôt dorénavant programmés pour tuer ? Sans sentiment ? Sans effroi ? Sans retenue ? Sans crainte ? Sans quelqu'un pour nous dire non, ce n'est pas cela la bonne

décision ? Remonté ? Aigri ? Ayant perdu tout repère ? Tout sens moral ? Tout sens des responsabilités ? Etant devenu animal ? Ayant perdu la raison ? Ne cherchant qu'à dévorer quelqu'un ? Non, arrêtez le massacre avant que d'innombrables humains ne soient fauchés. Avant que les autorités ne se réveillent de leur sommeil interminable. Avant que la dernière goutte de sang soit versée, avec les dernières larmes de ceux qui seraient encore debout, des derniers pleureurs qui ne savent pas ce que demain leur réserve. A qui le tour à la guillotine de la vindicte populaire ? T'imagines-tu courant avec le feu qui te consume ? T'imagines-tu haletant et agonisant sous des coups de bâtons ? De morceaux de bois ? De briques et autres instruments mis à contribution pour semer la mort ? Oui, voilà les plats macabres que servent de plus en plus des Comaranais déchaînés dont il ne serait pas faux de dire qu'ils sont diplômés pour tuer, se venger atrocement. Les mots ne suffisent plus pour décrire les scènes que j'observe au quotidien.

### **La traversée de Bananji**



Ce jour-là, j'ai frôlé moi-même le pire parce que je sortais d'un festin de mariage trop tard la nuit à Bananji. Comme à l'accoutumée, je quitte toujours tôt les cérémonies de mariage ne voulant pas être regardé au petit matin comme un fêtard rentrant d'une nouvelle aventure de fête comme le font régulièrement les hommes qui se prêtent à tous les risques au nom de la fête. Les taxis se faisant rares au beau milieu de la nuit, j'ai décidé d'arpenter une rue fantôme inspirant la peur parce que tout pouvait arriver à tout moment ; j'en étais bien conscient en prenant le risque de partir. Dans ce genre de situation, l'on se lance au risque du danger qui couve et qui peut devenir réalité, mais je restais plus ou moins maître de la situation, convaincu que le quartier n'était pas n'importe quel quartier. Même s'il faut craindre des surprises désagréables tel qu'on en craindrait parce qu'étant de passage en plein cœur de New-Boll où le moindre bruit d'une feuille morte de manguier pourrait éveiller ou dresser l'oreille de l'habitant le moins profondément endormi, les comités de vigilance n'y étant pas encore en vogue comme l'on en compte partout dans la plupart des quartiers de la ville de Daoulo aujourd'hui. Certains quartiers ayant baissé la garde dans ce domaine, peut-être à cause du recul du banditisme qui y avait élu domicile auparavant.

Le silence de mort qui m'accompagnait sur mon chemin était perceptible à l'aboiement des chiens qui lançaient leur ahan depuis les barrières surélevées qui circonscrivaient leur domaine de compétence ; comme on le dit souvent de tous et de chacun : que chacun soit à sa place, l'enseignant dans la salle de classe et le médecin à l'hôpital. Comme quoi ces chiens aboyeurs étaient à leur place, ne faisant que leur travail. Pour des raisons de prudence tout de même, je regardais derrière moi à mesure que je dévalais l'axe menant vers le point qui allait me permettre de certainement trouver un taxi pouvant consentir à me déposer à destination. Finalement, j'étais hors de protection du quartier huppé que je venais de quitter parce que quoi qu'on pense ou dise, Bananji avait assuré ma protection, rien ne constituant un réel danger pour moi si je continuais de remonter ma route sans mauvaise intention, contrairement aux malfaiteurs qui ne traversent pas les quartiers innocemment parce qu'ayant dans la tête d'autres idées qui flirtent avec le vol, l'agression, le braquage, etc.

### **La quête d'une occasion**

J'étais arrivé dans un quartier moins rassurant et moins protecteur que Bananji, les barrières emprisonnant les villas étant moins élevées que celles d'avant. Je me sentais un peu plus menacé et torturé par mon esprit et la crainte qui m'entaillait bien que je cherchasse à me convaincre que je n'avais aucune raison d'avoir peur. La

sécurité n'était pas aussi totalement embryonnaire qu'elle l'est à New-Boll ou Kassulefam ou encore Nkulaloun. Les taxis étaient plus visibles ici, même s'ils passaient à une fréquence de pas de tortue. Deux passants suspects passaient tout à côté de moi se parlant à demi-mots comme s'ils se disaient que je pouvais constituer une belle proie pour agression. Mais c'était sans compter que j'étais sur le qui-vive, m'y prenant moi-même comme un prédateur et non une proie. Une passante perdue dans ses envolées nocturnes semblait chercher à s'engouffrer rapidement dans un taxi, peut-être persuadée que je constituais une menace pour sa sécurité. Si elle percevait un tant soit peu que j'étais moi-même dans la grelotte, craignant d'avoir affaire à une passante hors du commun qui deviendrait n'importe quoi à tout moment pour régler ses comptes avec moi, alors je deviendrais ridicule à ses yeux ; elle s'interrogerait : «un homme a peur d'une femme ?»

Les taxis se faisant à nouveau rares, j'entrepris d'avancer pour multiplier mes chances d'avoir un taxi par deux parce qu'à mesure qu'on s'éloigne de Bananji, les taxis deviennent plus nombreux et la probabilité de trouver une occasion devient grande. Cette vérité est vraie hier, aujourd'hui et peut-être demain. J'étais enfin arrivé à Nkangmondi, ce quartier qui, comme New-Boll peut